

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DIMANCHE, 15 DÉCEMBRE.

La chasteté est une vertu qui a été mise au monde par la doctrine catholique, et qui a succédé à la plus générale et à la plus horrible dépravation, non pas en ce sens que le monde même chrétien ne soit corrompu, mais en ce sens qu'il lutte contre la corruption, et que la doctrine catholique y a créé un sacerdoce chaste, des femmes chastes, une jeunesse chaste. Et après vous l'avoir montré à la lumière incontestée de l'histoire, il semble, Messieurs, que je devrais immédiatement passer aux conclusions qui découlent de cet établissement si extraordinaire de la chasteté. Mais à la suite de la doctrine catholique, d'autres doctrines se sont pressées pour lui disputer l'empire, et elles l'ont plus ou moins, dans des circonstances diverses, heureusement combattue. Il est utile, il est nécessaire, il est curieux de voir ce que ces doctrines auront fait à l'endroit de la chasteté; il est instructif, une fois la vertu posée, révélée, établie, de considérer ce que les doctrines étrangères auront fait pour soutenir le parallèle sous ce rapport. C'est sur quoi j'appelle aujourd'hui, Messieurs, votre attention. Je toucherais de choses plus ou moins présentes; j'y toucherais avec hardiesse, avec énergie, mais néanmoins avec une bonté aussi grande que la doctrine à laquelle j'ai donné ma foi et que j'ai l'honneur de défendre devant vous.

Je ne puis pas, Messieurs, suivre l'une après l'autre toutes les théories que l'histoire nous montre sur la scène de l'esprit humain depuis dix-huit siècles. Ce serait se perdre dans un labyrinthe; ce serait convoquer devant vous toutes les idées qui ont traversé l'intelligence de l'homme avec un succès diversément remarquable, ou même sans succès: travail énorme autant qu'inutile. Car, il arrive toujours que quelques doctrines l'emportent, qu'elles apparaissent par-dessus les autres avec une grandeur qui force de s'y arrêter; et qui révèle suffisamment ce qui se passe dans une région moins haute que la leur. Or, depuis l'avènement définitif de la doctrine catholique, nous n'avons vu se former à côté d'elle que trois grands établissements doctrinaux: l'islamisme; le protestantisme et le rationalisme. Je ne nomme pas le schisme grec, bien qu'il ait dans le monde une place considérable, parce que le schisme grec, étranger à tout mouvement réel, n'est autre chose que la doctrine catholique à l'état de pétrification.

Six siècles étaient écoulés depuis la prédication de l'évangile. À ce moment, dans un point du globe séparé de tout le reste par des solitudes de sable, entre l'Égypte et la Palestine, au sein d'une race qui descendait d'Abraham et qui en avait conservé la glorieuse tradition, à l'ombre du nom le plus gracieux qui ait jamais désigné, à l'oreille de l'homme, une patrie, dans l'Arabie enfin, un homme naquit. Il venait tard pour fonder une doctrine; car il venait après le Christ, lorsque déjà tout l'empire romain obéissait à la croix, et que les branches de cet arbre vigoureux se croisaient de la Syrie à l'Égypte et à l'Abyssinie. Il n'eut pas peur cependant; il connut l'évangile; il jugea, en le lisant, l'infériorité morale de son pays, partagé entre l'idolâtrie et les souvenirs abrahamiques, et sans accepter le joug du Christ, dédaignant le rôle d'hérésiarque aussi bien que celui de fidèle, il se posa entre le monde ancien qui expirait et le monde nouveau qui surgissait de toutes parts, espérant les écraser tous les deux, et se faire, sur leur double ruine, le précepteur dernier et le dominateur unique du genre humain. Il fonda l'islam, que l'on a bien pu appeler une hérésie, à cause de certaines ressemblances manifestes avec le système chrétien, mais qui s'en sépara par la négation absolue de la trinité et de la divinité de Jésus-Christ, et qui n'est au fond qu'un théisme traditionnel, ayant pour type plus ou moins exact les croyances et les mœurs de l'époque patriarcale. Le nom d'Abraham remplit le Koran tout entier; il est la vie de l'islam. C'est Abraham que Mahomet a voulu substituer à Jésus-Christ; c'est par Abraham qu'il a espéré renverser à la fois le christianisme et l'idolâtrie; Abraham a été pour lui ce que les premiers siècles chrétiens ont été plus tard pour Luther. Mahomet s'était retourné vers le passé, et y avait choisi un point qu'il estimait le vrai point du temps et de la vérité.

Il réussit, Messieurs, il fonda sa doctrine, et après douze cents ans, plusieurs peuples datent encore leur histoire par son hégire victorieuse. Mais qu'en est-il résulté pour les mœurs? Quel a été, sous le rapport de la chasteté, le fruit de cette mémorable fondation? Je n'ai pas besoin de vous le dire, Messieurs, vous connaissez l'affreuse dépravation des peuples mahométans, tombés au-dessous des mœurs de la Grèce et de Rome, vivant en vertu de leur loi dans la polygamie la plus effrénée, ayant abaissé la femme dans

une servitude et une honte plus grandes que ne les leur avait faites la société païenne, et affichant des excès qu'aucune parole ne saurait retracer. Et ne croyez pas que Mahomet l'ait voulu. Non, Messieurs, Mahomet ne l'a pas voulu. Mahomet, comme tout fondateur, a voulu élever son peuple, et il y a réussi sous certains rapports. Il est manifeste que son intention et son orgueil étaient de rappeler à la vie la civilisation transitoire des patriarches, et la polygamie en est une démonstration, aussi bien que l'esprit d'hospitalité qui respire dans le Koran. Mahomet n'a pas voulu corrompre l'Arabie, mais la régénérer, la ramener au temps de ses célèbres et pieux ancêtres. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait en réalité? Parce qu'il ne l'a pas pu. N'est-ce pas son cœur n'a été assez pur, ni sa main assez forte pour imposer aux populations qu'il prétendait régir la sainteté et la chasteté. L'Arabe, comme un cheval indompté, a bien obéi à son maître, quand ce maître l'a lancé par le monde, avec un coup d'épée qui lui promettait la victoire; il s'est bien jeté, la tête ardente, les jarrets souples, le poil hérissé, pour niveler les peuples sous son puissant passage; mais quand il a fallu lui mettre à la bouche le frein de la pureté, il en a broyé les anneaux d'acier, et il s'est trouvé que la doctrine qui le possédait à la conquête du monde était une doctrine moins fortement trempée que ses muscles et son poitrail.

Je ne dis que ce peu de mots. Voyez le Koran, vous n'y découvrirez pas le signe d'une dépravation volontaire et calculée. La polygamie était une tradition patriarcale, et quant aux viles récompenses que Mahomet, dit-on, promet dans l'autre vie à ses fidèles sectateurs, si tel est le sens qu'il faut leur donner, c'est un sens trop enseveli dans l'islam, pour croire que la corruption ait été le but réel et même le moyen avoué du fondateur. La corruption est venue par la force des choses, comme elle viendra toujours, en forme d'écume, par dessus toute doctrine humaine. Nous-mêmes chrétiens, malgré le sang de l'évangile infiltré dans nos veines, quelle énergie ne nous a-t-il pas fallu contre les mœurs musulmanes, bien plus encore que contre leurs armées! Plus d'un chevalier croisé, en rapportant ses armoiries de l'Orient, en rapporta aussi des mœurs altérées, et quand Frédéric II, dans les tourmens de son ambition, laissait échapper ces paroles: "Saladin est bienheureux, il n'a pas de pape pour l'empêcher de faire ce qu'il veut;" c'était le cri de l'Arabe et du Turc, le cri de l'islamisme qui sortait de sa gorge impériale en faveur de mœurs qu'il avait vues et qu'il convoitait.

Enfin nous nous en tirâmes, quoique malaisément, et, quelques siècles après, la société catholique, toujours plus ou moins tourmentée, fut en face d'un autre moment célèbre et fatal. Je ne vous ferai pas la peinture des maux de l'Église en ces temps-là. Nos pères l'ont fait avec courage et simplicité. L'Église n'a aucun intérêt à cacher, je ne dirai pas ses fautes, mais les fautes de ses enfans. Elle est assez forte pour avouer leurs faiblesses à tout l'univers. C'est pourquoi j'accepte à cet égard, pour le siècle dont je parle, tout ce que vous voudrez, comme l'athlète malade couché sur un lit, accepte volontiers l'injure de ses adversaires venus pour regarder ses mains languissantes et y chercher les signes de la mort; sûr de sa force, il laisse à leur curiosité la joie de l'insulte; les battements profonds de son cœur lui suffisent contre eux et lui disent la réponse qu'il fera au nom de la vie à cette mort qu'on espère de lui.

Quoi qu'il en soit, il y eut un homme qui voulut nous réformer, et pour quoi pas? Nous ne parlons nous-mêmes au monde que de réformation. Dans les cloîtres, sur les sièges épiscopaux, dans la chaire apostolique, au premier rang des saints, je vois assis les réformateurs; et partout où se rencontrent des hommes, un jour ou l'autre, il est nécessaire que cette puissance de la réformation traverse et se montre, comme dans l'Océan, quand il a été longtemps paisible et qu'il ne révèle plus aux vaisseaux qui s'y promènent sa force et leur témérité, tout à coup un vent se lève à l'horizon, qui avertit l'équipage de lutter par la science et l'énergie contre cet ennemi qui n'est au fond qu'un réformateur de leur mollesse endormie.

Grâces à Dieu! la réformation est donc une chose de l'Église, et le titre de réformateur le plus beau qu'elle accorde à ses enfans, après celui de fondateur. Quelquefois même l'un ne le cède pas à l'autre, et saint Bernard se tient sans peine à côté de saint Benoît.

Or, au seizième siècle, dans un coin de la Saxe, il se trouva un homme qui eut la pensée de nous réformer; et, certes, il en avait le droit plus qu'homme de son temps; car il avait reçu de Dieu une éloquence qui jaillissait de ses lèvres ou qui tombait de sa plume avec une égale fécondité; âme ardente, capable de retenir par l'amour autant que de subjuguier par la doctrine, et